

Opinions I

Dans cette rubrique nous accueillons des textes qui expriment un point de vue personnel sur l'homme et l'architecture.

In this column, we present texts that express a personal point of view on man and architecture.

De quelques voisins

Le degré zéro du voisin

"L'oeil, d'abord, glisserait sur la moquette grise d'un long corridor, haut et étroit. Les murs seraient des placards de bois clair, dont les ferrures de cuivre luiraient".

Ce sont les premières lignes du premier livre de Georges Perec, *Les Choses*, qui porte en sous-titre *Une histoire des années soixante*.

Toute l'ouverture est de la même étoffe, un lent travelling descriptif au conditionnel, temps du fantasme s'attardant sur de doux détails:

"Au mur, au-dessus du lit préparé pour la nuit, entre deux petites lampes alsaciennes, l'étonnante photographie, noire et blanche, étroite et longue, d'un oiseau en plein ciel, surprendrait par sa perfection un peu formelle".

C'est une bulle parfaite, un intérieur rêvé, docile à l'oeil qui le parcourt, le savoure par petites lampées. Les choses y trouvent leur juste place, au sein d'une pesanteur légère, d'une autonomie de croisière qui vous met les voisins à des années-lumière.

Les pages sont muettes, totalement muettes, sur le bruit de la cireuse de celle du dessus, ou les prises de bec de ceux d'à côté. L'oeil est sourd, et le voisin hors champ. Le conditionnel l'absente de façon exemplaire, tout occupé à égrener le luxe sage du cocon. Un luxe sage comme une image, qu'aucun dehors ne saurait venir trouer. Juste une brève échappée, un zeste inoffensif:

"De la fenêtre, garnie de rideaux blancs et bruns imitant la toile de Jouy, on découvrirait quelques arbres, un parc minuscule, un bout de ruc".

Le double

Dans le troisième livre de Georges Perec, *Un homme qui dort*, le voisin montre le bout de sa savate. C'est un roman écrit à la deuxième personne du singulier, une sorte de stase de la déprime, de sur-place de la solitude face à "une bassine de matière plastique rose dans laquelle croupissent six paires de chaussettes".

"Tu restes dans ta chambre, sans manger, sans lire, presque sans bouger. Tu regardes la bassine, l'étagère, tes genoux, ton regard dans le miroir fêlé, le bol, l'interrupteur. Tu écoutes les bruits de la rue, la goutte d'eau au robinet du palier, les bruits de ton voisin, ses racllements de gorge, les tiroirs qu'il ouvre et ferme, ses quintes de toux, le sifflement de sa bouilloire".

Le voisin donc, celui qui occupe la chambre de bonne d'à côté, montre le bout de sa savate, ou plutôt le fait entendre. Il est une désespérante litanie de bruits, plus ou moins forts, de l'autre côté du mur. Il est ce double enroué mais qui fonctionne, cet autre moi-même promis *grosso modo* aux mêmes navettes sur le palier, aux mêmes traînements de pieds dans douze mètres carrés, au même jeu de tiroirs reconduit tous les jours, au fil des heures. Il est cette partie de moi-même affreusement quotidienne, celui qui ne cesse de me faire savoir, à travers la mince cloison, à quel point l'existence est quotidienne. Bref, il me banalise juste en se contentant de vivre, bien synchrone, à quelques mètres de mon maigre périmètre.

Il est vrai que, parfois, nos voisins atteignent au grand double. Et je me souviens du formidable écho qui me parvint de la cour, dans ma cuisine, un soir de juin 82. C'était, précisément, le début des prolongations entre la France et l'Allemagne, en demi-finale du Mondial. J'écoutais la chose, fébrile, sur ma radio portable, et j'applaudissais dans mon coin au but d'Amoros quand une clameur multiple, venue de tous les étages, fit décoller l'immeuble pendant quelques secondes.

Je me souviens aussi m'être amusé, bien des années avant, à perturber le sacrosaint synchronisme télévisuel. L'heure du magnétoscope n'avait pas encore sonné, et j'entendais, venant de la télé des voisins d'à côté, la magnifique musique de Nino Rota sur laquelle se clôt, decrescendo, le *Huit et demi* de Fellini.

Je n'avais pas la télé, de mon côté, mais je venais d'emprunter le 45 tours du film à un ami orléanais. Je m'empressai de le mettre sur ma chaîne, légèrement décalé, et la petite flûte finale à peine éteinte dans le poste d'à côté, je montai le son de ma chaîne un maximum pour la donner à entendre de nouveau. J'espérais ainsi semer l'inquiétude chez les Déricourt, leur faire croire que leur poste avançait d'une minute.

Il va sans dire aussi, côté bande-son, que les voisins savent très bien être des doubles pas du tout synchrones, que les heures couchables peuvent varier du tout au tout en passant du deuxième au troisième étage, et que celui du dessous, décidément, n'a pas son pareil pour imiter le cri du bébé phoque sur le coup de quatre heures du matin. Malheureusement, vous n'êtes pas Brigitte Bardot, et vous ne vous laissez pas attendrir par la chose.

Paliers et escaliers

Il est tout de même des paliers et des escaliers, lieux furtifs où les voisins se croisent. Ils peuvent même s'y risquer à quelque face à face, parler du temps qu'il fait, de la viande du boucher, du dernier concours du cadet, de misère et d'asperagus, de la fuite d'eau de madame Plouvier ou de l'hurluberlu du septième. Paliers et escaliers sont des sas, des laps d'espace où les voisins se frôlent, entre le grand dehors et leur cher intérieur. Pour quelques secondes et parfois plusieurs minutes il faut faire avec les bruyants, les discrets, les coincés, les encombrants, les hautains, les obséquieux, les bizarres et les nouveaux.

Comme l'écrit Perec au début de *La Vie mode d'emploi*,

"tout ce qui se passe passe par l'escalier, tout ce qui arrive arrive par l'escalier, les lettres, les faire-part, les meubles que les déménageurs apportent ou emportent, le médecin appelé en urgence, le voyageur qui revient d'un long voyage. C'est à cause de cela que l'escalier reste un lieu anonyme, froid, presque hostile. Dans les anciennes maisons, il y avait encore des marches de pierre, des rampes en fer forgé, des sculptures, des torchères, une banquette parfois pour

permettre aux gens âgés de se reposer entre deux étages. Dans les immeubles modernes, il y a des ascenseurs aux parois couvertes de graffiti qui se voudraient obscènes et des escaliers dits 'de secours', en béton brut, sales et sonores".

Ailleurs, dans *Espèce d'espaces*, le même Perec ajoute: "On devrait apprendre à vivre davantage dans les escaliers. Mais comment?"

L'autre

Et puis il y a le voisin d'en face, de l'autre côté de la cour. Je l'aperçois parfois, de ma cuisine. Un soir, tard, il y a quelques années, je l'ai vu essayer des chapeaux de fantaisie. Au mur, derrière lui, était accroché un petit tableau blanc couvert d'indications. De ma fenêtre je ne pouvais les déchiffrer, mais j'ai tout de suite imaginé que c'étaient des dates et des noms de villes, des dates de spectacles et des villes où se trouvaient des Maisons de Jeunes et de la Culture. Car l'essayage de chapeaux me semblait le fait d'un clown. Oui, mon voisin d'en face était un clown, et je l'ai d'ailleurs baptisé "le clown" dans la foulée. Et depuis ce soir-là je guette vaguement quelque indice qui viendrait démentir mon appellation.

L'étrangeté est toujours là en puissance, à portée d'oeil, à travers une fenêtre. L'étrangeté, voire la menace. Celle, par exemple, dont parle Hervé Guibert à la page 85 de *L'Image fantôme*:

"La menace vient toujours de la même fenêtre, de cette fenêtre où cet homme invariablement les samedis et les dimanches m'inspecte en écoutant un petit poste de radio: cette fois c'est le matin, et l'homme doit être au travail, mais brusquement la fenêtre pivote et laisse apparaître une sorte de volant rouge (je ne sais comment le définir: un avion, un escargot, un hérisson? tous ces objets sont bien différents, et pourtant ils me semblent décrire cet objet-là), retenu par le bas par une ficelle, qui se met à inscrire des mouvements pivotants, comme ceux d'un jouet téléguidé, contre la vitre. Soudain une main s'accroche à l'extrémité gauche de la vitre pour la retenir dans cette manipulation, je ne vois aucun visage, et cette apparition réellement m'épouvante, alors qu'elle doit être, de l'autre côté de la vitre, banalement ménagère".

L'étrangeté des voisins est sans doute le fruit assuré du voyeur. James Stewart, cloué à sa *Fenêtre sur cour* avec une jambe dans le plâtre, en fait l'expérience au coeur d'un New York caniculaire. Expérience plutôt drôle, qui lui fait collectionner les mille et un travers de l'humanité hitchcockienne. Mais tout se met à vaciller quand il a le sentiment que le gros d'en face a trucidé sa femme.

On connaît ce plan de nuit sublime où James Stewart, plus que jamais, écarquille ses quinquets en direction du présumé meurtrier. Celui-ci se tient aussi assis dans l'obscurité, et du trou noir de sa fenêtre, là-bas en face, ne se signale que le bout rouge de sa cigarette. C'est un pur *fascinum*, un petit point incandescent qui envahit l'écran de son silence pesant. Et tout se passe comme si la proie de notre regard, ce voisin pas net que nous tenions sous notre oeil, dans l'encadrement innocent de notre fenêtre, inversait soudain les données en se mettant à faire signe. Ce point rouge trahit certes sa présence, mais son inquiétante étrangeté entame notre toute-puissance de voyeur.

Une autre image, très forte également, nous vient de la nuit d'orage de *Monsieur Hire*, le film de Patrice Leconte. Cette fois, c'est la vision du voyeur à sa fenêtre qui nous est donnée dans un éclair bleuté. Apparition spectrale et fugitive entrevue, de son appartement, par une Sandrine Bonnaire terrorisée. C'est la tête d'oeuf tout oeil de

Michel Blanc, dont l'immobilité vous glace le sang. Tête d'oeuf tout oeil depuis le début du film, abîme de regard énamouré se nourrissant tous les soirs, dans la plus stricte obscurité, de l'intimité du personnage joué par Sandrine Bonnaire. Tête d'oeuf tout oeil trahie brusquement par cette lueur d'orage qui la dresse en pleine nuit comme une lune impavide, à l'affût. Une lune terriblement humaine qui vous tête du regard, vous absorbe sans perdre une miette, du haut de son trou noir protecteur.

L'éclair abat la distance et l'obscurité propice, mettant à nu la triste avidité du voyeur, cette avidité qui, de son côté, ne cesse de déshabiller Sandrine Bonnaire aux heures tardives. Celle-ci soudain, comme prise dans des rets, se sent l'unique objet du regard de la nuit.

Les voisins pénétrants

Mais la capture peut se faire plus subtile, plus retorse, plus insidieuse, ne semant que des indices hypothétiques. Elle n'est peut-être après tout que le fruit de votre imagination, n'ayant d'autre épaisseur que celle d'un délire d'interprétation. Je pense ici à *Rosemary's Baby*, le film de Roman Polanski, au personnage de Rosemary, précisément, face à ce vieux couple plutôt débonnaire, un peu bizarre, qui habite juste à côté, sur le palier, derrière la cloison de la chambre.

Quand Rosemary, après son accouchement à domicile pour le moins mouvementé, va finalement franchir la porte condamnée de son appartement, ces vieux voisins de Castevet se révéleront bel et bien à son regard épouvanté sous leurs vrais visages de sorciers. Elle n'était donc pas folle de les prendre pour ce qu'ils n'ont jamais cessé d'être. Depuis toujours ils ont pris possession de votre espace et de votre corps, planté délicatement leurs petites griffes dans cet intérieur que vous vous êtes pourtant évertuée à réaménager de fond en comble. Ils ont mis votre propre mari dans leur poche démoniaque, et l'enfant que vous portiez dans votre ventre a d'emblée été leur chose.

Vous avez fait entrer la lumière, toutes ces petites touches coquettes qui fleurissent bon la jeune épouse moderne. Mais, en fait, vous n'avez fait que succomber au désir le plus cher de ces vieux fous d'à côté, engendrer le monstre qui va ouvrir la nouvelle ère de leur secte. Oui, dans votre propre appartement, cet endroit propre et bien éclairé, vous n'aurez jamais été que le gentil jouet d'un complot de sorcellerie. Une sorcellerie qui, depuis des temps immémoriaux, habite le Bramford, ce vieil immeuble au coeur de New York où vous avez cru bon d'élire domicile. Vous n'avez donc accompli que le voeu de vos voisins, un voeu terrible obéissant lui-même à la loi de l'immeuble, à la force archaïque de ce lieu hanté, qui vous a eue jusqu'au giron. Et vous n'avez plus qu'à bercer, dans un ultime geste d'adaptation qui caractérise toutes les héroïnes de Polanski, la mystérieuse petite chose pleurant dans ce berceau noir, à l'abri de la caméra.

Daniel Percheron
19 Boulevard St.-Marcel
F-75013 Paris
France